

Jouer la carte de la facilité

The Curious Case of Benjamin Button de David Fincher

Jean-François Hamel

Volume 27, Number 2, Spring 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60826ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Hamel, J.-F. (2009). Review of [Jouer la carte de la facilité / *The Curious Case of Benjamin Button* de David Fincher]. *Ciné-Bulles*, 27(2), 53–54.



The Curious Case of Benjamin Button

Ce qui n'est pas étonnant d'un réalisateur plus familier des plateaux de télé que de cinéma. Et c'est sans compter le montage sonore qui manque franchement de subtilité. Pourtant, de jolies mélodies et d'excellentes chansons composent la trame sonore. Les séquences accompagnées de *Pyramid Song* de Radiohead et de *Cigarettes and Chocolate Milk* de Rufus Wainright collent parfaitement au ton de ces deux pièces. Par contre, la fréquence de reprise des thèmes musicaux signés Paolo Buonvino en atténue l'impact. Aussi, l'accès en voix *off* aux pensées du protagoniste agace par sa facilité et sa futilité. Dans ses moments de solitude, on l'entend énumérer des listes d'une trivialité sans nom : les compagnies aériennes avec lesquelles il a voyagé, les maisons où il a vécu, etc.

Pourtant, le jeu de Moretti est assez convaincant pour qu'un tel recours à la bande-son soit évité. Lorsque l'acteur regarde vers la caméra, on devine presque ce que pense le personnage, même lorsqu'il ne

pense à rien. Grâce à son remarquable talent, Moretti arrive à rendre humaine la réaction inhabituelle du personnage qu'il campe. On ne peut en dire autant de ses pairs. Signe de la faiblesse de la distribution, le deuxième nom au générique est celui de Valeria Golino, la covedette de **Hot Shots!**

Malgré une idée originale intéressante, **Caos Calmo** manque de subtilité et tombe à plat. Même la présence, toujours appréciée, de Nanni Moretti n'arrive pas à relever cette production de peu d'intérêt. ■

Caos Calmo

35 mm / coul. / 115 min / 2008 / fict. / Italie-Angleterre

Réal. : Antonello Grimaldi
 Scén. : Francesco Piccolo, Laura Paolucci et Nanni Moretti, d'après le roman de Sandro Veronesi
 Image : Alessandro Pesci
 Mus. : Paolo Buonvino
 Mont. : Angelo Nicolini
 Prod. : Domenico Procacci
 Dist. : Les Films Séville
 Int. : Nanni Moretti, Valeria Golino, Isabella Ferrari, Alessandro Gassman, Silvio Orlando, Denis Podalydès

The Curious Case of Benjamin Button de David Fincher

Jouer la carte de la facilité

JEAN-FRANÇOIS HAMEL

The Curious Case of Benjamin Button de David Fincher attire la curiosité par son sujet pour le moins inusité : un homme, né avec le corps d'un vieillard, rajeunit physiquement tout au long de son existence. Et doit, par le fait même, expérimenter les grandes étapes de la vie — enfance, amour, paternité — avec un corps et un esprit différents de ceux du commun des mortels. Ainsi verra-t-il ceux qu'il aime, en particulier Daisy, l'amour de sa vie, vieillir alors que lui prend le chemin inverse.

Cette prémisse originale aurait pu permettre au réalisateur de proposer une réflexion

sur la notion, aussi abstraite que fascinante, de temps et sur celle du vieillissement. Mais il n'en est rien. Parce que ce film adopte une structure narrative typiquement hollywoodienne, racontant une histoire extraordinaire de manière surannée, ce qui en fait un simple divertissement populaire, même si certains prêtent à ce film une profondeur dont il est totalement dépourvu. Son succès repose sur l'essentiel sur des méthodes depuis longtemps éprouvées sur un public docile qui s'abandonne à la répétition de la bonne vieille recette hollywoodienne.

Ses nombreux effets faciles rendent ce film lassant, d'autant qu'il n'est qu'une pâle copie de productions antérieures. Par exemple, les aventures de Benjamin Button sont racontées en *flash-back* grâce à son journal intime conservé par Daisy. C'est leur fille qui lui en fait la lecture sur son lit de mort. Utilisé de manière aussi conventionnelle, le *flash-back* marque le caractère mélancolique du récit, ce que montrent les multiples *reaction shots* de Daisy qui ressassent les souvenirs de cet amour perdu. Ce procédé ajoute une lourdeur dramatique inutile à une trame qui aurait gagné à éviter la sentimentalité tragique du destin de Button pour s'attarder au caractère ironique de son état. D'ailleurs, comme c'est souvent le cas des films hollywoodiens valorisant le traitement en *flash-back*, le présent diégétique n'est jamais approfondi et ne sert qu'à intensifier l'émotion du spectateur face au passé douloureux des personnages.

Puis, s'attardant aux traits de caractères de Button qui a « grandi » dans un centre pour vieillards, on se questionne sur son manque d'introspection. On devine rapidement qu'il s'agit là d'un truc scénaristique afin de faciliter la tâche au spectateur et ramener au plus simple le déroulement de son existence. Puisque le cinéma populaire repose avant tout sur l'identification du spectateur au personnage principal, celui du film de Fincher est simplifié à l'extrême

afin d'éviter toute possibilité de glissement interprétatif. Button est attachant parce que généreux, sensible et aimable, mais invraisemblable parce que trop bon pour être crédible. Lorsqu'il apprend que Daisy attend un enfant de lui, il décide de partir pour ne pas la faire souffrir, sacrifice louable, certes, mais improbable.

Ce film, qui ne va jamais au-delà des apparences et du premier degré, se contente du commun et se complaît dans la facilité. Le scénariste Eric Roth ne parvient pas à donner au personnage la profondeur psychologique nécessaire, faisant de lui un être sans chair, candide et sans intérêt. Le traitement, d'une banalité déconcertante, que Roth et Fincher confèrent à la relation amoureuse entre Button et Daisy, alors que tous deux arrivent finalement au même âge, est une autre preuve de leur cruel manque de courage, comme s'ils étaient incapables de travailler à des situations moins évidentes, plus risquées. Pour demeurer divertissant et accessible, le film montre rapidement un épisode bien plus fascinant que le précédent, celui dans lequel une Daisy vieillissante retourne auprès d'un Benjamin gamin qui ne se souvient plus d'elle. Il y avait pourtant là matière à élaborer des moments dramatiques particulièrement poignants, mais la tâche semble avoir rebuté le scénariste et le réalisateur qui ont préféré concocter des scènes anémiques d'une banalité sans nom. Il en résulte un film qui garde continuellement en surface ce qui aurait exigé un traitement en profondeur et nécessité une approche sensible du comportement des individus devant des situations inusitées.

Nul doute que les ratés de **Benjamin Button** sont largement liés au scénario ultra-conventionnel de Roth. Ce qui ne surprend guère, après tout, du scénariste du surévalué **Forrest Gump**, duquel Roth reprend plusieurs éléments. Au-delà des ressemblances structurelles entre les deux films, l'innocente bonté du protagoniste et le triomphe de l'émotion sur la réflexion of-

frent des similarités qui ne peuvent être le simple effet du pur hasard.

En ce qui a trait au réalisateur, la déception est plus grande et se situe à un autre niveau. Fincher, à qui l'on doit des films nettement plus exigeants comme **Seven** et **Zodiac**, se contente ici de formules hollywoodiennes éculées franchement indignes de son talent. Il semble ici, avec ses cadrages sans inspiration de style carte postale, esclave de la production, réduit au rôle de simple artisan qui fait ce qu'on lui demande. Jamais, il ne parvient à insuffler sa personnalité au scénario de Roth et à faire de cette histoire son film. Au final, **The Curious Case of Benjamin Button**, malgré sa prétentieuse volonté d'être un film sérieux, est au mieux distrayant, mais impersonnel et aisément oubliable. Reste à espérer que les nominations aux Oscar et la reconnaissance de l'industrie ne donneront pas envie à Fincher d'abandonner la richesse et la rigueur du cinéma qu'il faisait auparavant. ■

The Curious Case of Benjamin Button

35 mm / coul. / 166 min / 2008 / fict. / États-Unis

Réal. : David Fincher
Scén. : Eric Roth, d'après la nouvelle de F. Scott Fitzgerald
Image : Claudio Miranda
Mus. : Alexandre Desplat
Mont. : Kirk Baxter et Angus Wall
Prod. : Katherine Kennedy, Frank Marshall et Ceàn Chaffin
Dist. : Paramount Pictures
Int. : Brad Pitt, Cate Blanchett, Taraji P. Henson, Julia Ormond, Jason Flemyng, Tilda Swinton

Demain

35 mm / coul. / 104 min / 2009 / fict. / Québec

Réal. : Maxime Giroux
Scén. : Alexandre Laferrière et Maxime Giroux
Image : Sara Mishara
Mont. : Mathieu Bouchard-Malo
Prod. : NúFilms
Dist. : Les Films Séville
Int. : Eugénie Beaudry, Guillaume Beauregard, Serge Houde, Francis La Haye